

Maxime Ossipov Si vous ne vous sentez pas coupable jusqu'à la fin de vos jours, c'est que votre morale est sacrément défailante

« Dans quelle mesure, nous, Russes, sommes-nous responsables de ce qui se passe » en Ukraine ?, demande l'écrivain et médecin, qui vit en Russie, dans un texte écrit le 28 février, soulignant que cette guerre marque le début de « l'effondrement » de son pays

La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. Maintenant, tu seras ma bouche pour recevoir de ta main la sang de ton frère. Tu seras errant et vagabond sur la terre. » (Genèse 4 : 10-12).

Mon père, Alexandre Fikhman (1930-1991), est né à Proskourov (Khmelnitski à partir de 1954), dans l'ouest de l'Ukraine. En juin 1941, durant les premiers jours de la guerre, avec ses parents et ses sœurs aînées, il a quitté sa ville natale et n'y est plus jamais revenu. Tous nos proches qui n'ont pas eu le temps de s'enfuir sont morts à Babi Yar, près de Kiev, avec 150 000 autres juifs.

Ma famille a pris le train jusqu'à Kiev, c'était long – onze jours : les trains étaient mitraillés depuis les airs, il fallait réparer les voies ferrées qui avaient été bombardées. Puis elle a été envoyée loin à l'est, à l'intérieur du pays. Mon père m'a plus d'une fois raconté ce voyage et a un jour mentionné un détail touchant : dans leurs bagages se trouvait un petit livre de Gotthold Ephraim Lessing, un écrivain romantique allemand du XVIII^e siècle. J'ai oublié une grande part du récit

de mon père, mais pas ce petit volume de Lessing, rédigé dans la langue de l'ennemi.

Aujourd'hui, beaucoup de gens écrivent sur la guerre, et tout le monde y pense ou en parle. Le sentiment dominant est la haine pour ceux (ou plutôt celui) qui l'ont déclenchée, une peur compréhensible de l'avenir, et puis, bien sûr, de la honte que n'efface nullement la formule « Not in my Name ». Ces derniers jours s'y est ajoutée de l'admiration pour la résistance du peuple ukrainien, pour son président et son armée. Armée qu'il est officiellement convenu en Russie de désigner comme « une clique de drogués et de néonazis » ou bien « des milices ukrainiennes ». Il faut dire que la langue utilisée par le pouvoir russe révèle à quel point ce dernier est fondé sur le mensonge et la haine de l'humanité. Il parle même de « résoudre la question ukrainienne ». La guerre ne s'appelle pas la guerre, mais une « opération spéciale ». « Deux cents néonazis ont été détruits » signifie « deux cents soldats et officiers ont été tués ». Pourquoi humilier l'adversaire, qui plus est vivant, selon la dénomination officielle, dans un pays frère ?

A propos de fraternité : je me suis rendu à la minuscule (en nombre de participants) manifestation contre la guerre de notre petite ville de Taroussa avec une pancarte « Caïn, où est ton frère Abel ? » – impossible de ne pas qualifier cette guerre de fratricide ni de répondre comme le héros du film-culte d'Aleksei Balabanov, *Le Frère* (1997). « T'es pas mon frère, salope de cul noir », dit le héros – une réponse forgée par l'attitude de plusieurs générations de Russes envers



**JE ME SUIS RENDU
À LA MINUSCULE
MANIFESTATION
CONTRE LA GUERRE
DE NOTRE PETITE
VILLE AVEC
UNE PANCARTE
« CAÏN, OÙ EST TON
FRÈRE ABEL ? »**

ceux qui ont l'air différent (« non slave ») d'eux-mêmes.

Mais ce qu'on se dit le plus souvent ces jours-ci, mes amis et moi-même, c'est : jamais nous n'aurions cru voir une telle ignominie ! Ce n'est d'ailleurs pas la première fois dans notre histoire.

Admiration pour les Ukrainiens

« Personne ne parlait de la haine envers les Russes. (...) Ce n'était pas de la haine, mais l'impossibilité de considérer ces chiens de Russes comme des êtres humains et un sentiment infini de dégoût et d'horreur ; l'étonnement devant la cruauté stupide de ces créatures était tel, que le désir de les exterminer, comme on a le désir d'exterminer les rats, les araignées venimeuses ou les loups, les envahissait, en un sentiment aussi naturel que l'instinct de conservation. »

Cette citation, tirée de *Hadji Mourat*, de Tolstoï [dans la traduction légèrement modifiée de J. Vladimir Bienstock, Paris 1912], concerne une tout autre époque, mais de temps en temps, elle retrouve hélas son actualité.

Je joue souvent aux échecs sur Internet – c'est devenu une habitude comme d'autres font des réussites ou des mots croisés. Je tombe assez fréquemment sur

des partenaires ukrainiens, mais ces derniers jours, quand ils voient le drapeau russe ils écrivent : « Je ne joue pas avec les occupants », ou bien ils quittent tout simplement le jeu. C'est une réaction naturelle et justifiée qui nous oblige, cependant, à nous demander dans quelle mesure nous – dont la langue russe est une part constitutive de la personnalité – sommes responsables de ce qui se passe. Alexeï Tsvetkov, un grand poète d'aujourd'hui, a imaginé la petite fable suivante : « Supposez que vous marchez le long d'un étang où se noie un enfant. Vous ne savez pas nager, vous en êtes parfaitement conscient, c'est pourquoi vous restez sur le bord, en joignant les mains, pendant que l'enfant coule sous vos yeux. Ce n'est pas votre faute, mais si vous ne vous sentez pas coupable jusqu'à la fin de vos jours, c'est que votre morale est sacrément défailante. » C'est exactement ça.

Et ils ont aussi raison, ceux qui considèrent que la guerre en Ukraine marque le début de l'effondrement de la Russie. La petite guerre éclair, le blitzkrieg, n'a pas fonctionné. Les régimes autoritaires ne pardonnent pas les guerres perdues, mais un changement de dirigeants ne suffira

sans doute pas à résoudre la situation (voir l'épigramme). L'histoire de notre pays touche à sa fin, j'espère que malgré tout la langue russe survivra, même si son espace est appelé inévitablement à se restreindre. Et, pour en revenir au petit livre de Lessing avec lequel j'ai commencé, y aura-t-il un jeune garçon qui quittera aujourd'hui Kiev en emportant – pour aller non pas vers l'est, mais dans l'autre sens – un livre écrit dans la langue de l'ennemi, par exemple *La Fille du capitaine*, d'Alexandre Pouchkine (1836), ou bien *Hadji Mourat* ? Voilà une question à laquelle je n'ai pas de réponse. ■

Traduit du russe par Catherine Perrel

Maxime Ossipov, écrivain et médecin, vit à Taroussa, petite ville de Russie centrale, au sud-ouest de Moscou. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français et publiés aux éditions Verdier : « Ma province » (2011), « Histoires d'un médecin russe » (2014), « Après l'éternité » (2018)